

Une fin d'époque

Ma vie comme rivière (tome 2) de Simonne Monet Chartrand
Simonne Monet Chartrand, *Ma vie comme rivière, tome 2 :
Récit autobiographique 1939-1949*, Montréal, Les Éditions du
remue-ménage, 1982, 357 p.

Jean-Louis Major

Numéro 29, printemps 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39787ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Major, J.-L. (1983). Compte rendu de [Une fin d'époque : *Ma vie comme rivière (tome 2)* de Simonne Monet Chartrand / Simonne Monet Chartrand, *Ma vie comme rivière, tome 2 : Récit autobiographique 1939-1949*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1982, 357 p.] *Lettres québécoises*, (29), 55–57.

Une fin d'époque

Ma vie comme rivière (tome 2)

de *Simonne Monet Chartrand*

En abordant le deuxième volet de *Ma vie comme rivière*¹ de Simonne Monet Chartrand, on en connaît déjà les principaux personnages: l'auteure elle-même qui, dans le premier volet², a raconté son enfance et sa jeunesse; ses parents, ses amis, ses camarades de l'Action catholique et Michel Chartrand, qu'elle a épousé en 1942. On a même déjà vécu avec elle certaines de ces années, puisque les chronologies des deux tomes de son récit autobiographique chevauchent, la première allant de 1919 à 1942 et la seconde, de 1939 à 1949.

Le récit des années 1937 à 1942, placé sous le signe du «Militantisme laïc» à la fin du premier tome et axé sur le cours des événements publics, me paraissait trop linéaire, trop détaché de toute perspective intime³. C'est d'abord à un retour sur ces années déjà évoquées, mais de façon superficielle, que nous convie le second volet de *Ma vie comme rivière*, pour renouer avec un vécu où les résonances intimes et familiales s'entrelacent indéfiniment au cours des événements extérieurs.

Si le premier volet rappelait à bien des égards les albums-souvenirs qu'on préparait jadis dans les couvents et les familles bourgeoises, le second, par un jeu de stratification d'écrits de sources diverses, d'événements ou de vécus analogues, s'apparente plutôt à l'entreprise de Claude Mauriac dans *Le temps immobile*, avec cette réserve toutefois, que le livre de Simonne Monet Chartrand a d'abord le caractère d'un document, alors que l'oeuvre de Mauriac est véritablement une écriture du vécu.

Le début du second volet de *Ma vie comme rivière* reproduit d'abord le Jour-



nal de Simonne Monet, du 18 mai 1939 au 5 novembre de la même année, qui s'attache surtout à noter les événements de la période: le passage des souverains britanniques à Montréal, le voyage de Simonne à Washington et à New York à titre de déléguée de la Fédération canadienne des étudiants catholiques, l'invasion de la Pologne, la déclaration de guerre à l'Allemagne, la campagne électorale sur les thèmes de la conscription et du droit de vote aux femmes, puis l'élection du gouvernement libéral d'Adélard Godbout. Ce Journal est suivi de celui de son père à la même époque, soit du 8 mars au 30 septembre 1939: Amédée Monet, juge, ancien député du gouvernement Taschereau, signale lui aussi à peu près les mêmes événements, mais de façon encore plus succincte. À la fin de septembre, il note qu'il donnera à lire à sa fille quelques notes rédigées en 1914-

1917, alors qu'il était étudiant en droit, puis jeune avocat; il ajoute qu'il glisse à l'intérieur de ce cahier une lettre de sa femme, datée de leur première année de vie conjugale. On passe ainsi à une lettre du 30 juillet 1917, de Berthe Alain Monet, et à la réponse de son mari quelques jours plus tard, pour ensuite prendre connaissance du journal d'Amédée Monet, du 20 juin 1914 au 29 octobre 1914, où il inscrit «le déroulement des événements politiques», plus important, dit-il, que ses propres impressions ou ses petites aventures personnelles. C'est ainsi que sont reprises les manchettes des journaux, depuis l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand à Sarajevo jusqu'à l'annonce des divers ordres de mobilisation et aux déclarations de guerre de part et d'autre. Au début d'octobre 1914, il note la rodомontade d'Arthur Meighen, ministre dans le gouvernement conservateur de Robert Borden: «Je suis prêt à sacrifier jusqu'au dernier homme, jusqu'au dernier dollar pour le salut de l'Angleterre.» Sa réplique: «Moi, Amédée, fils de Dominique Monet, je ne compte rien sacrifier aux intérêts de l'Angleterre. Ce n'est pas par lâcheté mais par conviction que le Canada ne doit pas se battre à l'étranger.» Ailleurs il rappellera que son père, député fédéral, s'était élevé en Chambre des Communes, en 1899, contre l'envoi de troupes canadiennes en Afrique du Sud lors de la guerre des Boers.

On revient ensuite au Journal de Simonne signalant, le 25 septembre 1939, qu'elle a lu le cahier de notes de son père. Suit un échange de lettres avec son père en mars 1939 puis un texte, écrit dans la perspective du souvenir, où elle fait le

point sur ses rapports avec sa mère mais surtout sur ses activités et ses attitudes à cette époque. La réminiscence cède ensuite la place à son Journal de 1940, où figure la rencontre de Michel Chartrand, puis à celui de 1941, où s'intercale la correspondance entre Simonne et Michel. Son projet de mariage se heurte à l'opposition de ses parents, mais dans une lettre du 15 septembre 1941 Simonne raconte que sa grand-mère Monet est son alliée, elle qui, jeune institutrice rurale, avait suscité le scandale en 1887 en épousant Dominique Monet, alors étudiant en troisième année de droit.

La correspondance entre Simonne et Michel à l'époque de leurs fréquentations se double à son tour de celle entre Berthe Alain et Amédée Monet vingt-cinq ans plus tôt. Dans une lettre du 17 septembre 1941, Simonne demande à ses parents d'approuver son projet de mariage, leur rappelant leur propre situation en 1916; dans cette lettre, elle en intercale une autre de l'année précédente où elle leur apprend qu'elle a lu leur correspondance d'avant leur mariage, découverte dans le grenier de la maison de Beloeil. Et c'est ainsi que nous sont connues deux lettres d'Amédée Monet à Berthe Alain à la veille de leur mariage en 1916.

Le Journal de Simonne Monet, où s'intercalent encore de nombreuses lettres entre elle et Michel, nous conduit ainsi jusqu'à leur mariage en février 1942, date à laquelle s'arrêtait le premier volet de *Ma vie comme rivière*. Après le mariage, la composition par strates cède la place à un récit plus linéaire s'alimentant davantage au souvenir, où cependant s'insèrent encore ici et là le Journal de Simonne et des lettres à son mari, à son père, à sa mère, ainsi que des réponses de ces derniers.

Malgré les difficultés (en six ans, elle donne naissance à cinq enfants), Simonne Chartrand n'en demeure pas moins fidèle à ses idéaux de jeunesse, mais c'est surtout l'activité politique de son mari qui trouve à s'éployer au cours de cette période que vient clore la grève d'Asbestos.

Le récit de Simonne Monet Chartrand est ponctué de la rencontre et du portrait de quelques personnages connus: entre autres, Lionel Groulx, Françoise Gaudet Smet, André Laurendeau. Quelques-unes de ces rencontres ne manquent d'ailleurs pas de piquant aujourd'hui, comme celle de Jean Drapeau, d'André Laurendeau et de Michel Chartrand réunis sur une même tribune électorale en faveur du Bloc populaire. Ou encore celle de Simonne Chartrand et de Pierre Elliot Trudeau en des circonstances qui auraient pu être dramatiques puisqu'on se trouvait alors sous l'emprise des mesures de guerre. Lors des élections fédérales de 1943, Michel Chartrand, qui devait prononcer un discours ailleurs, demande à son ami Trudeau d'accompagner sa femme enceinte de cinq mois, à une assemblée du parti libéral; les deux personnages sont expulsés de la salle par les fiers-à-bras du parti pour avoir posé des questions embêtantes. Comme quoi, d'un même événement, chacun peut tirer des leçons opposées.

* * *

Entre Noël et le premier de l'An, pendant ces jours où, hésitant entre les pôles de l'avenir et du passé, le temps paraît s'immobiliser, je lisais en parallèle trois livres où ressuscite une même époque: le deuxième volet de *Ma vie comme rivière*, *Les pays étrangers*⁴ de Jean Éthier-Blais, dont l'action se déroule de juin 1947 à septembre 1948, et *A Life in our Times*⁵ de John Kenneth Galbraith, cet économiste canadien devenu conseiller d'Adlai Stevenson et de John Kennedy puis ambassadeur des États-Unis en Inde.

L'autobiographie de Galbraith dépayse malgré ses racines proches, et pas seulement par sa géographie et sa langue: le style, admirable d'élégance et de précision, le ton et l'humour, «self-deprecating» et incisifs à la fois, la vision même, se situent hors de notre aire. Galbraith incarne avec aisance et intelligence une civilisation qui s'identifie avec l'*American way of life* mais dont les horizons, au cours des années quarante, deviennent planétaires.

Le roman de Jean Éthier-Blais et le récit de Simonne Monet Chartrand s'opposent par la facture et le style; leurs affinités n'en sont pas moins réelles. *Les pays étrangers* évoquent le climat intellectuel de l'époque; *Ma vie comme rivière* en retrace le mouvement «social». Étayé par ses strates documentaires, d'une facture plus libre que celle du roman traditionnel que sont *Les pays étrangers*, le récit de Simonne Monet Chartrand se tient constamment au bord de l'épanchement; sous le regard de l'essayiste et le sourire de la sérénité bouddhique, tout, dans le roman de Jean Éthier-Blais, devient objet d'analyse et tient dans l'agencement implacable de la phrase. *Ma vie comme rivière* remonte aux sources d'un activisme voué au progrès social; *Les pays étrangers*, dont le mouvement débute avec l'amorce du départ de François Hertel, pour s'arrêter peu avant la publication de *Refus global*, évoquent la fin d'une époque. Et pourtant, ces regards, tournés vers des pôles opposés, se rejoignent.

Allant de l'une à l'autre de ces oeuvres qui recréent, chacune à sa façon, le climat des années quarante, au point même que le ton des *Pays étrangers* rappelle, comme par mimétisme, celui des romans de Robert Charbonneau et de Robert Élie, c'est pourtant à *Bonheur d'occasion* que je songeais. En 1945, quelques mois après avoir lu le roman de Gabrielle Roy, dont elle semble n'avoir retenu que la représentation sociale, Simonne Chartrand se rend dans le quartier Saint-Henri pour y donner une causerie sur l'alimentation, mais elle est rabrouée par une mère de famille qui lui rappelle que, des épinards, ça ne pousse pas «sur les tracks du CNR ou sur l'asphalte». Le roman est aussi évoqué dans *Les pays étrangers*, d'abord pour signaler qu'au collège on en interdisait la lecture du deuxième tome, la mésaventure de Florentine étant jugée peu édifiante; mais surtout, madame Soublière, admirable personnage de vieille dame qui, avec le chien Schnell, incarne la pérennité clairvoyante, y demande tour à tour à Borduas et à Robert Élie s'ils ont lu *Bonheur d'occasion*. «Non, dit-elle, parce que vous lisez André Breton». Et elle ajoute: «C'est le livre d'une femme. (...) Elle nous annonce la fin de notre monde.»

Bonheur d'occasion est le tuf où s'enracinent et *Ma vie comme rivière* et *Les pays étrangers*: en son registre — tout ensemble humilité, tendresse, sensibilité — se trament les aspirations les plus obscures, les plus tenaces, les plus tragiques aussi, de l'époque. Le roman de Gabrielle Roy est imprégné de la conscience qu'une civilisation s'effondre et que le monde ne sera jamais ce que l'on avait rêvé. Tel est le lieu, innommé mais constamment présent, où se rejoignent ces deux oeuvres si différentes.

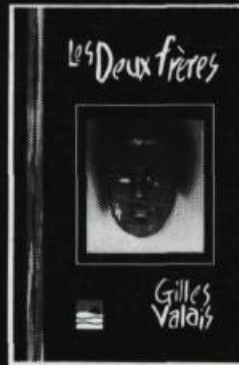
* * *

«Rupture ou continuité?» me demandais-je après avoir lu le premier tome de *Ma vie comme rivière*. Après le deuxième tome la question se pose encore et davantage. Simonne Monet Chartrand raconte une vie consacrée à l'action sociale aimantée par le changement, le progrès; la facture même de son livre met en relief la permanence de son enracinement et de ses antécédents. C'est sans doute un indice de la vérité et de l'efficacité de ce récit autobiographique, que s'y maintiennent irréductiblement un engagement voué à la transformation sociale et une fidélité aux valeurs d'une continuité. L'époque 1939-1949 en est une de rupture, et Simonne Monet Chartrand y a travaillé avec ardeur mais elle rétablit aussi indéfectiblement, par-delà cette époque, par-delà ses engagements, la permanence des liens avec un passé qui, pour être familial, n'en est pas moins aussi le nôtre. □

1. Simonne Monet Chartrand, *Ma vie comme rivière*, tome 2: *Récit autobiographique 1939-1949*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1982, 357 p.
2. Simonne Monet Chartrand, *Ma vie comme rivière. Récit autobiographique 1919-1942*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1981, 292 p.
3. Voir «Aux sources d'un engagement», *Lettres québécoises*, no 25, printemps 1982, p. 74-75.
4. Jean Éthier-Blais, *Les pays étrangers*, Montréal, Leméac; 1982, 467 p.
5. John Kenneth Galbraith, *A Life in our Times*, New York, Ballantine Books, 1982, 563 p.

Le jour se lève sur

trois nouveaux romans



Les deux frères

«Cette publication marque un moment important dans l'édition des textes français dans l'ouest du Canada et constitue un autre signe de la richesse et de la maturité des lettres françaises dans cette partie du pays.»

Eric Annandale, Université du Manitoba
5½" x 8½", 200 pages, \$6.95

La fille bègue

Roman d'observation sociale, de type populaire. Palpitant d'action et de passions. Lucie, l'héroïne, aura-t-elle une chance ou sera-t-elle toujours la folle à Lauzon?

5½" x 8½", 200 pages, \$6.95



Un sourire dans la tempête

«Les lecteurs francophones du Canada seront gré aux Éditions des Plaines d'avoir réédité ce roman...»

Benoît Routhier, Le Soleil, Québec
5½" x 8½", 248 pages \$6.95



LES ÉDITIONS DES PLAINES
C.P. 123, Saint-Boniface
(Manitoba) R2H 3B4

